

Ses pas résonnèrent dans le couloir vide alors que je m'enfonçais doucement dans une rêverie interminable, de celles qui se perdent dans l'enlacement de l'inconscient. Lorsque la porte s'ouvrit sur la pièce austère, le bruit sourd me tira de ma stupeur. Le pan de métal dévoila un tas de vêtements amples enveloppant un corps gringalet surmonté d'une broussaille rousse. Incompréhension, désarroi et soulagement se mêlèrent aux battements de mon cœur qui avaient décidé de cesser. Derrière les quelques mèches de couleur cuivre et ses petits yeux malicieux, le petit homme tentait de cacher sa surprise. Une étincelle furtive se coinçant au coin de sa pupille qui s'éclipça aussitôt.

Sans prononcer un mot, qui était probablement resté accroché à la saleté de ses dents, sa tête hocha à mon intention. Comme mon liquide vital avait cessé de tourner, je fus incapable de lui répondre. Il s'avança néanmoins et s'assit de l'autre côté de la table qui nous séparait dans la lumière crue de cette pièce sans charme.

Ses yeux restèrent attirés vers les milles dessins des défauts de la table grise ; les miens sur sa chevelure.

C'est alors, après de longues minutes de silence, que le flot de paroles se décrocha de sa mâchoire et vint se coller à mes oreilles, telle une glue impossible à digérer. Sa voix était rauque, incertaine, ne ressemblant en rien à celle que j'avais autrefois entendu lors des longues nuits nocturnes.

-Je ne pouvais plus. Je suis parti. J'avais peur de virer à la folie. Peut-être était-ce déjà trop tard. La folie m'a probablement déjà emporté. Je ne sais plus. Ces ombres. Ces murmures qui me suivaient, me poursuivaient. Ils s'engouffraient en moi. Chaque seconde de ma vie était hantée par ces choses. Mais je n'y peux rien. Je ne suis pas le seul à avoir craqué. Mais la plupart sont restés au fond. Ils n'ont pas survécu à l'assaut de tortures psychologiques, à ces paroles chuchotées, à peine entendue, et si autoritaire. Je ne voulais pas arrêter de croire qu'il y avait autre chose, une autre réalité que cette ville sans fin, ces dédales étroits, cette guerre interminable contre les ombres de cette lumière jaunâtre, Ils sont tous fous, terrorisés. Je suis parti, tu me comprends toi, hein, dis, tu peux comprends ce que je dis ?

A cet instant, il abandonna la beauté de la table et planta son regard dans le mien.

-Tu te souviens, n'est-ce pas ? Tu n'es pas resté longtemps, pourtant, tu n'aimais pas cet endroit. Tu venais de ces belles tours luxurieuses, de ces parois de verres qui nous attirait et nous dégoûtait à la fois. Tu es l'un des seuls qui sait comment les gens finissent lorsqu'ils osent abandonnés à leur propre peur.

Oui, je savais. Comment les gens vivaient – ou survivaient - dans cette ville autour de la ville. Ils vivaient comme de véritables rapaces. Ils avaient perdu leurs âmes face à leur peur et c'étaient leurs ombres qui s'en étaient emparée. Oui, leurs ombres, celles-là même que dessinaient ces lampadaires aux vieilles ampoules en s'écrasant sur les corps. C'étaient elles qui dirigeaient, murmuraient, aux hommes que faire. D'après les dires qui s'étaient échappé des banlieues, les ombres ricanaient en silence, en prenant un malin plaisir à observer les Hommes les suivre. Elles avaient ainsi réussi à renverser la situation, la matière au service de la lumière et de ses contrastes. Elles les faisaient se détruire, se tuer, se voler, se violer. Personne n'en ressortait intacte.

Ce nouveau déluge, comme l'avait nommé le Conseil, ne trouvait aucune origine, d'après les scientifiques qui avaient perdu toute logique face à leur lois établies depuis des siècles. Face à cette maladie incurable, une panique générale s'était intruse dans la ville centrale, une peur des banlieues, une peur de sortir, s'étaient instaurées en quelques années seulement et avaient suffi à changer le visage de cette ville autrefois internationale, culturelle et considérée comme la ville idéale pour y vivre.

-Je me rappelle encore comment tu es arrivé à t'échouer près de chez nous. L'alcool t'avais fait délirer une énième fois et tes pas t'avaient conduit là-où-on-ne-doit-jamais-mettre-les-pieds. Tu m'as vu, accroché à mes quelques ombres. Tu as entendu leurs voix, mais tu

croyais délirer à cause de l'alcool. Et tu as erré dans les rues de briques et de béton éclaté. Je t'ai suivi, les ombres me laissant libre de mes mouvements, pensant probablement que je t'amadouerais. Comme je n'ai vu aucune ombre avec toi, je ne comprenais pas ce qui n'était pas. Je t'ai suivi et tu es sorti seul de cette cité aux milles démons. Je voulais te suivre, comprends, comprendre, comprendre. Cette pensée m'a obsédé, jour et nuit, parlant à voix hautes afin de faire taire les murmures, de ne plus les entendre. Chantant un air que je t'avais entendu entonné ce soir-là, j'ai marché dans la direction par laquelle tu étais arrivé et reparti aussitôt, sans qu'aucune ombre n'ose te toucher. Je suis arrivé tel un fou entre vos plaques de verre. Les ombres m'ont lâchées, m'ont rendu ma volonté, elles ont perdu la leur. Elles m'ont suivi sans broncher. J'avais oublié la saveur de la liberté.

Alors qu'il parlait, je me remémorais les lettres de mon rapport qui avaient sautées dans l'humidité de mes yeux. Un être de la Cité retrouvé au milieu d'un des nombreux croisements en étoiles. Cheveux roux. Dit avoir suivi un homme sans ombres traversant la cité. En tant qu'Interlocuteur, il était de mon devoir de récolter ces milles informations que me rapportait le vent. Après ce passage entre la banlieue, les images de mon expérience me hantèrent dans mon sommeil, chassant les oiseaux de ma raison qui s'échappaient à travers mes rêves et ne revenaient plus. C'est alors que je sus que je devais trouver, savoir, élucider.

Les dernier mots de son histoire englua mes tympanes. Il avait été arrêté, considéré comme un « danger pour la population », puis jugé, soigné par un psychiatre, conduit dans cet asile. Les séances devant les innombrables scientifiques perplexes, ses mots n'avaient pas même voulu se créer dans sa corde vocale, refusant catégoriquement de servir d'objet d'étude.

-Si j'accepte de te dire tout ça, à toi seulement, c'est simplement parce que tu es le seul qui a vécu notre enfer. Le seul qui puisse savoir que je ne suis pas fou. Mais qu'ai-je gagné ? De ma prison mentale, je me retrouve dans une prison bien plus indestructible, ayant pour but malhonnête de guérir les gens et d'aider les population. Raconte, dis ce que tu as vu. Toi, ils t'écouteront. Tu es des leurs, de leur immenses tours de verre.

Un sourire s'efforça à naître sur mon visage silencieux alors que la porte s'ouvrit derrière lui a l'avalala dans ses boyaux sans vent.